

## Hubert de Voutenay

### Qui veut la fin...

Lorsque Mona décida de tuer son mari, elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont elle s'y prendrait. Le fait d'avoir à le faire passer de vie à trépas ne la souciait pas autrement.

Dotée d'une imagination limitée, elle ruminait ce projet depuis plusieurs mois mais n'avait, jusqu'ici, pas pris de décision définitive. La chose en effet demandait réflexion. Après en avoir longuement discuté avec elle-même, debout devant la glace, elle en était arrivée à la conclusion logique que le meilleur moyen de se débarrasser d'un mari insupportable était encore de le trucider.

Les raisons qu'elle invoquait pour justifier cette opinion étaient, à vrai dire, aussi nombreuses qu'obscures mais pouvaient, en définitive, se résumer en cet axiome : « Quand un mari vous est devenu insupportable, il n'y a aucune raison de le supporter et donc... »

Mais Mona était une femme de tête. Du moins en était-elle persuadée. Aussi ne passa-t-elle pas immédiatement à l'exécution de son dessein comme l'eût fait une quelconque écervelée.

Elle prit donc son temps pour réfléchir et conclut que deux conditions devaient être impérativement réunies pour que son plan réussisse : il fallait, primo, que le moyen employé soit définitif et, secundo, que rien ne puisse la désigner, elle, comme l'utilisatrice du dit moyen.

Il faut noter qu'à ce stade de ses cogitations, Mona n'avait nullement pensé à l'argent. Son désir de supprimer Alphonse

n'était guidé que par l'exaspération qu'il faisait naître en elle chaque fois qu'il disait ou faisait quelque chose. En fait, elle n'avait même pas envisagé les conséquences pécuniaires de son entreprise. C'était Alphonse qui gagnait – assez largement grâce à son métier de représentant – l'argent du ménage et, celui-ci disparu, le problème de sa subsistance ne tarderait pas à se poser avec acuité.

Aussi se vota-t-elle intérieurement de chaudes félicitations pour n'avoir pas agi avec précipitation lorsque, quelques jours plus tard, au hasard d'une conversation, elle apprit, de la bouche même de ce mari dont elle s'apprêtait à disposer, qu'il venait de souscrire une coquette assurance sur la vie au bénéfice de sa femme chérie pour ne pas la laisser dans le besoin en cas de disparition prématurée. Avec les aléas d'un métier itinérant, on n'est jamais trop prévoyant.

On touche ici à un trait de caractère particulier à Alphonse, trait de caractère qui, aussi paradoxal que cela puisse paraître, était à l'origine de l'irritation permanente et progressive que sa femme éprouvait à son égard.

Car Alphonse était gentil. Trop gentil. D'une gentillesse déplacée, envahissante, qui s'imposait avec tellement d'intensité, avec tant d'évidence que quiconque se trouvait en sa présence se découvrait brusquement mesquin, avare, étroit d'esprit, bref, parfaitement haïssable. C'était intolérable pour n'importe qui mais encore plus pour Mona qui, jour après jour, depuis bientôt dix ans, avait à subir les assauts de sa bonté, le harcèlement de ses gentillesse et l'écœurante douceur de son inaltérable bonne humeur.

Au début, Mona avait trouvé cela plutôt plaisant et, durant les premières années de cohabitation, avait joui du privilège de se montrer exigeante et fantasque sans encourir le moindre reproche ni la moindre mesure de rétorsion. Mais, à la longue, le jeu l'avait lassée et, avec un fond de masochisme, elle s'était prise à rêver de querelles, d'assiettes qui volent et même de calottes

vigoureusement assénées qui, en imagination du moins, lui auraient procuré les plus grandes satisfactions.

Avec les années, cette tendance et les rêveries particulières qu'elles entraînaient n'avaient fait que s'accroître. Toutefois, si à l'évidence, la présence de son mari lui était de plus en plus odieuse, elle n'entrevoit pas vraiment de solution pour mettre fin à son tourment. Jusqu'au jour où...

Jusqu'au jour où elle avait rencontré Domingo. Domingo était l'exact opposé d'Alphonse. Ce dernier avait un visage rond et rose, perpétuellement étiré par un large sourire. Domingo, lui, était mince, pour ne pas dire maigre, de teint mat encore assombri par une chevelure d'un noir de jais et d'épais sourcils. Mais surtout, surtout, il était ombrageux, comme si l'ombre de sa peau avait déteint sur son caractère. Le moindre mot un peu ambigu, la moindre remarque qu'il ne comprenait pas amenait chez lui un froncement des sourcils qui, alors, se rejoignaient en une seule ligne charbonneuse. Après quoi, il pinçait les lèvres en un rictus qu'il voulait méprisant et s'enfermait dans un mutisme rageur. Si la provocation persistait, il éclatait en invectives et allait à passer aux voies de faits non sans avoir évalué au préalable la taille et le poids de l'adversaire. Vindictif mais prudent...

A leur première rencontre, Mona en était tombée amoureuse. Amoureuse folle. Comme elle le regardait avec une dévotion de groupie, il l'avait qualifiée de « morue » et de « putasse », contraction géniale de « pute » et de « pétasse », et avait émis un reniflement de mépris. Elle avait été subjuguée. Et, dès lors, l'élimination de son benêt de mari était devenue, pour elle, une nécessité absolue.

Lorsqu'après plusieurs étreintes passionnées avec son « hidalgo », comme elle se plaisait à le nommer, fondant en une image composite « l'homme à l'Hispano » et quelque torero en renom, elle s'ouvrit de ses pensées à Domingo. Celui-ci commença à dire :

« Connerie ! T'as pas la classe pour faire ça ! »

Elle fondit de bonheur devant une rebuffade aussi caractérisée. Mais lui, se méprenant sur les larmes de joie qui brillèrent dans les yeux de Mona, se hâta de rectifier le tir car, après tout, l'idée n'était pas si mauvaise puisque c'est elle qui prendrait tous les risques. En cas de succès, ce serait une assez jolie somme qui reviendrait à Mona et – il se chargerait de la seconde partie de l'opération – à lui-même. Il serait toujours temps de la larguer quand le pactole serait épuisé. Aussi compléta-t-il sa pensée avec l'élégance qui lui était coutumière :

« Remarque, après tout... c'est pas idiot ! Mais il faut pas que tu me mettes dans le coup parce qu'alors, on penserait que c'est à cause de moi que tu l'as fait. Non ! Faut que ça ait l'air naturel ! Une mort naturelle, quoi ! »

Elle ne remarqua pas ce que cette réponse avait d'ambigu. Elle ne retint que l'approbation implicite de son amant et s'en fit un credo : « Domingo m'a dit que je pouvais le faire, donc, je dois le faire ! »

Ayant lu par hasard un article de journal traitant des méfaits de l'amanite phalloïde, elle alla faire l'emplette, à quarante cinq kilomètres de là – prudence oblige – d'un livre sur les champignons. Elle sauta rapidement les chapitres consacrés aux cèpes et autres stupides champignons comestibles pour s'attarder longuement sur ceux qui décrivaient, avec un luxe remarquable de détails, les plus vénéneux d'entre eux et les conséquences de leur absorption inconsidérée.

Apparemment, l'amanite phalloïde était dans le peloton de tête des « expéditeurs ad patres » et méritait qu'on s'y attardât. S'en procurer n'offrait guère de difficulté : elle connaissait plusieurs sites où les champignons proliféraient et c'était bien le diable si... Encore fallait-il que leur ingestion par son mari parût accidentelle.

Aussi, profitant de ce qu'Alphonse était en tournée, s'en fut-elle à la cueillette des dites amanites qu'elle s'efforça de

reconnaître grâce aux illustrations de son livre. Elle en amassa le contenu d'un petit panier qu'elle dissimula dans la buanderie.

Le Vendredi, Alphonse rentrait tôt. A peine fut-il là, tout sourire et serrant dans ses bras une épouse d'une inhabituelle amabilité que celle-ci susurra :

« Chéri, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une envie folle d'omelette aux champignons. Toi qui t'y connais, voudrais-tu aller en chercher au « Bois Malon » ? Il doit y en avoir plein en ce moment. »

Le sourire d'Alphonse s'élargit encore.

« Tu as des envies ? Tu veux dire que... »

Il n'osa pas achever. Elle, prit un air énigmatique ou qu'elle supposait tel, c'est à dire qu'elle haussa les sourcils tout en arborant un sourire un peu las.

Alphonse était gentil par nature et presque par vocation. Le sourire de Mona le convainquit qu'il avait deviné juste : sa femme attendait un bébé. Le rêve ! Aussi ne poussa-t-il pas plus loin son investigation et se hâta-t-il de satisfaire aux exigences de la future mère.

Le Bois-Malon était situé de l'autre côté du bourg. C'est pour cette raison que Mona avait désigné ce lieu : pour y aller, Alphonse devrait traverser la ville et ne pourrait s'empêcher de saluer, puis de converser, avec plusieurs personnes de connaissance qu'il serait pratiquement obligé de rencontrer. Ainsi, dans le voisinage, chacun saurait que ce jour là, Alphonse avait été cueillir des champignons. Si la malchance voulait qu'il se trompât dans sa cueillette, la cause accidentelle serait étayée par de nombreux témoins.

Le soir venu, tandis qu'Alphonse sirotait un whisky bien gagné, dans le secret de sa cuisine, Mona fit l'échange entre les inoffensifs bolets qu'il avait ramenés et ceux qu'elle avait elle-même ramassés le matin même. Elle était fine cuisinière : l'omelette fut superbe.

Prétextant un malaise, fréquent chez une femme enceinte, elle ne toucha pas à son assiette, se contentant d'un yaourt qu'elle absorba avec des mines mourantes. Alphonse, après s'être assuré que le malaise de Mona ne présentait aucun caractère de gravité, se régala de sa portion d'omelette et, soucieux de ne pas laisser perdre ce qui est bon, de celle de sa femme.

Toute la nuit, elle guetta les premiers symptômes de l'intoxication chez son mari mais, celui-ci, inconscient des affres qu'elle traversait, se permit de dormir paisiblement, son large visage rose arborant le sourire béat de l'homme satisfait. Son repos fut tout juste troublé par une éructation qui, l'espace d'un instant, éveilla tous les espoirs de Mona. Était-ce le début de la fin ? Mais non ! Un simple incident de parcours dans un sommeil calme comme une nuit d'été.

Mona eût-elle su que l'intoxication par l'amanite phalloïde ne se révèle que quarante-huit heures après leur ingestion qu'elle eût pu dormir d'un sommeil tranquille. Mais ce détail ne figurait pas dans le livre, lequel n'était pas prévu pour servir de manuel pratique pour empoisonner son prochain.

Et le lendemain, tout laissait à penser qu'Alphonse avait triomphé du champignon fatal. C'était incompréhensible mais c'était un fait. Mona en conçut quelque rancœur à l'égard des auteurs du livre mais, à la réflexion, renonça à faire une réclamation. Bref, il fallait trouver autre chose !

Alphonse n'était pas chasseur. Il était trop tendre pour cela. Si dans une rivière, il avait eu à choisir entre le sauvetage d'un chasseur et celui de l'animal qu'il poursuivait, peut-être eût-il sauvé l'animal... L'accident de chasse était donc exclu. Et d'ailleurs, à cette époque de l'année, la chasse était fermée, et maintenant que Mona s'était décidée à passer à l'acte, elle n'imaginait pas pouvoir attendre jusqu'à l'ouverture, dans plusieurs semaines.

Non, décidément, le poison restait la seule possibilité. Encore fallait-il que l'accident parût la seule cause possible du décès. C'est alors qu'un nouveau plan, particulièrement génial quoique complexe, germa dans son esprit talonné par l'urgence.

Se plantant au milieu du salon, Mona poussa un hurlement de terreur assez convaincant pour qu'Alphonse, qui bricolait dans le garage comme tous les Samedi, se précipitât illico dans la pièce.

« Alphonse, j'ai peur ! Fais quelque chose ! »

En comédienne consommée, elle glapit ces mots plus qu'elle ne les prononça, avec tous les signes d'une crise de nerfs imminente.

« Que se passe-t-il, haleta Alphonse, les yeux comme des soucoupes ? »

« Des souris ! Il y a des souris ! Je les ai vues ! Alphonse, vite ! »

Alphonse soupira de soulagement. Des souris... pas grave ça... quelques tapettes... Mais ce n'était pas l'idée de Mona. Soudainement redevenue maîtresse d'elle-même, elle ordonna :

« Va à la pharmacie et achète du souricide ! Pas à la droguerie, hein ! A la droguerie, ils n'ont que des graines rouges et ça ne sert à rien. Va à la pharmacie, ils ont ce qu'il faut ! »

D'une imagination plutôt limitée, elle avait conservé la même stratégie disculpatrice : c'était Alphonse qui aurait acheté le souricide. Le pharmacien s'en souviendrait certainement et donc, s'il arrivait un accident...

A peine Alphonse eut-il tourné les talons que Mona alla prendre une bouteille de vin dans le cellier. Après l'avoir débouchée, elle en vida la moitié dans l'évier et alla la déposer sur une étagère, dans le garage-atelier de son mari. Puis, elle se composa un visage de femme effrayée et attendit le retour de celui-ci, juchée sur la table de la cuisine.

Une demi-heure plus tard, ils préparaient ensemble la pâtée mortelle en mélangeant la poudre à de la farine humectée d'un

peu de lait. Ce serait un régal – le dernier en principe – pour les souris. Puis, ils disposèrent la mixture en petits tas sur le passage supposé des rongeurs.

Pour les souris, Mona s'était montrée économe. Après que tout eût été préparé, il restait plus de la moitié du paquet de poudre.

« Fais attention, dit Mona, en femme attentionnée. Va mettre ce qui reste dans le garage. On en aura peut-être encore besoin ! »

Docile, Alphonse alla déposer le paquet de souricide entamé sur une étagère du garage.

L'après-midi, Mona dépêcha son mari en ville pour quelques courses, prétextant la fatigue « due à son état » pour ne pas l'accompagner. Elle avait calculé que cela lui laisserait deux bonnes heures pour effectuer ses préparatifs, durée largement suffisante.

Restée seule, elle alla prélever deux nouvelles bouteilles de vin qu'elle déboucha avec soin pour ne pas abîmer les bouchons. Puis, ayant récupéré le paquet de souricide, elle vida une bonne partie de ce qui restait de poudre dans l'une des bouteilles qu'elle reboucha avec précaution. L'autre bouteille, débouchée, fut cachée dans un placard de la cuisine.

Emportant un verre, elle retourna dans le garage. Là, elle fit tomber une pincée de souricide dans le verre avant de remettre en place le paquet sur son étagère. Puis, prenant la bouteille entamée qu'elle avait laissé là le matin, elle versa un peu de vin dans le verre, agita le tout pour bien dissoudre la poudre, vida le contenu du verre et enfin disposa celui-ci, au fond duquel restaient des traces de vin, juste sous le paquet de souricide. Après quoi, elle replaça la bouteille sur l'étagère.

Le scénario paraissait sans faille. Si d'aventure, son mari s'empoisonnait, il apparaîtrait comme évident que celui-ci avait voulu boire un verre de vin pendant qu'il bricolait et que, malencontreusement, du souricide était tombé dedans sans qu'il s'en fut aperçu. Simple et imparable.

Le soir, au dîner, elle mit la bouteille de vin dopé au souricide sur la table et, pendant tout le repas, se montra d'une humeur charmante. Alphonse était aux anges. Aussi fit-il largement honneur à l'excellent vin qui lui était servi auquel il trouva un petit goût étrange mais qu'il jugea exquis. Il en proposa, bien sûr, à son épouse qui déclina l'offre avec une petite moue adorable :

« Tu sais, Chéri, dans mon état... le vin... »

Il n'insista pas. On ne contrarie pas une femme qui va faire de vous un heureux père. Plus tard, et malgré ses protestations anxieuses, elle insista pour faire elle-même la vaisselle et lui enjoignit de s'installer dans un fauteuil et de regarder la télévision.

Ayant fermé la porte de la cuisine, non sans s'être assurée qu'Alphonse était bien assis dans son fauteuil, elle se hâta de vider dans l'évier le reste du vin empoisonné. Après quoi, elle sortit du placard la bouteille pleine et débouchée qu'elle y avait cachée, vida dans l'évier une quantité de vin approximativement semblable à celle qu'avait bu son mari et la déposa en évidence sur le buffet. Ainsi, si contre toute attente, Alphonse en réchappait, les seules traces de poison se trouveraient dans le verre du garage, accréditant la version de l'accident.

En attendant que le poison ait agi, Mona, en bonne ménagère, se mit à faire la vaisselle comme si de rien n'était mais avec une lenteur calculée. Elle se sentait anxieuse comme dans l'attente des résultats d'un examen. Allait-elle réussir ? malgré les pauses ménagées entre chaque assiette lavée, trois quarts d'heure plus tard, elle avait terminé. Trop tôt à son gré. Elle tendit l'oreille. Aucun bruit ne venait de la salle de séjour hormis le murmure assourdi de la télévision.

Elle savait, pour avoir lu tous les articles sur le sujet, que l'empoisonnement par l'arsenic provoque des douleurs intolérables et donc, malgré le bruit de l'eau coulant du robinet, elle aurait dû entendre des appels ou du moins des gémissements. C'était d'ailleurs, en partie, ce qui la tourmentait car elle ne savait

trop quelle attitude adopter. Ignorer les appels serait difficile à justifier pour le cas, improbable il est vrai, où Alphonse survivrait. Répondre et feindre de lui prodiguer des soins attentifs seraient une comédie atroce dont elle n'était pas sûre que son système nerveux supporte la tension.

Toujours rien...

Pour tromper son attente, elle alluma une cigarette qui la fit tousser, ouvrit une fenêtre pour respirer l'air de la nuit, disposa autrement quelques ustensiles déjà rangés et enfin, n'y tenant plus, se dirigea doucement vers la porte. Sans bruit, elle fit jouer le pêne et écarta lentement le battant. Toujours aucun bruit suspect. Alors, précautionneusement, elle passa la tête et regarda.

Alphonse gisait sur son fauteuil, jambes étalées, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte et les yeux clos. Mona sentit son cœur battre. Avait-elle réussi ? Elle finit de pénétrer dans la pièce et, à pas de loup, s'approcha du corps immobile.

Le teint d'Alphonse avait viré au rouge brique. Ses mains pendaient, inertes, de part et d'autre et un filet de bave faisait une traînée brillante à la commissure de ses lèvres. Elle s'approcha encore. Plus que trois pas... plus que deux... encore un pas et elle fut au dessus de lui. Retenant son souffle, elle se pencha vers ce qui n'était sans doute plus qu'un cadavre.

C'est alors que tous ses espoirs s'évanouirent. Avec un bruit évoquant le grognement d'un ours, Alphonse émit un superbe rot, renifla bruyamment et se racla la gorge sans ouvrir les yeux. Insouciant des affres que traversait sa chère épouse, Alphonse dormait.

Mona en ressentit un profond sentiment d'injustice. Après tout le mal qu'elle s'était donné, les précautions qu'elle avait prise, le soin et l'astuce qu'elle avait développés dans la mise au point de son scénario, l'ingrat ne se donnait même pas la peine d'être un petit peu mort. C'était... déprimant !

Puisqu'il en était ainsi, elle allait monter se coucher et le laisser là, dans son fauteuil, à cuver son vin au souricide qu'il semblait digérer parfaitement.

Elle se redressa et, dans son mouvement, fit choir à terre un « solitaire » muni de billes d'agate qui ornait la table basse, près du fauteuil. Les billes s'égaillèrent dans tous les sens. Elle haussa les épaules et, toujours furieuse, monta dans sa chambre dont elle ferma la porte derrière elle. Puisque son mari mettait de la mauvaise volonté à la satisfaire, elle n'allait quand même pas supporter, en plus, ses ronflements avinés.

Sur le coup de trois heures du matin, elle fut arrachée à un sommeil tranquille par un fracas épouvantable provenant du salon, suivi d'un choc sourd qui fit vibrer le plancher. Dans la demi léthargie où elle se trouvait, elle pensa : « les billes ... » et se rendormit paisiblement.

Lorsqu'au matin, Mona ouvrit les yeux, le soleil filtrait par les persiennes, hachurant la courtepointe de traits de lumière éblouissants. Une belle journée s'annonçait. Seule dans le grand lit, elle s'étira voluptueusement, bailla à large bouche sans se protéger de la main et tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Voyons ! Hier soir... Brusquement, les événements de la veille lui revinrent en mémoire. Elle tendit l'oreille. Aucun bruit dans la maison. Se pourrait-il que... ?

Silencieusement, elle fit décrire à ses jambes un orbe gracieuse qui amena ses pieds à proximité immédiate de ses mules qu'elle enfila prestement. Elle se leva et, toujours sans bruit, alla coller l'oreille à la porte. Silence complet en bas. Elle ouvrit la porte avec précaution et, lentement, descendit quelques marches pour jeter un regard exploratoire dans le salon. Ce qu'elle vit lui fit dévaler l'escalier et se précipiter dans la pièce.

Alphonse gisait sur le sol, les membres jetés à la diable et la tête tournée selon un angle bizarre. Mais surtout, de ses oreilles et de sa bouche, un mince filet de sang s'était écoulé qui formait maintenant une petite flaque brune près de sa tête.

Un instant, Mona oublia ses propres tentatives d'élimination pour ne plus considérer que l'accident qui, s'il répondait à ses vœux, lui posait maintenant le problème d'un cadavre sur le tapis dont elle ne savait que faire. Les larmes lui vinrent aux yeux. Non pas en raison de « la perte cruelle qu'elle venait de subir » mais en pensant au mal qu'elle s'était donnée et qui se trouvait maintenant remis en question.

Décontenancée par la tournure prise par les événements, Mona n'eut plus qu'une idée en tête : Domingo. Lui saurait quoi faire. Elle avait besoin de lui. Lui, il était fort !

D'un doigt qui tremblait, elle composa son numéro de téléphone. Dérangé à une heure encore fort matinale pour lui, Domingo ne manifesta pas un enthousiasme exagéré en reconnaissant la voix de sa maîtresse. Mona, en pleine crise d'hystérie, hoqueta :

« Oh, mon Chéri, c'est... c'est affreux (sniff)... c'est affreux ! »

Sur le ton hargneux qu'il avait adopté une fois pour toutes avec elle, partie parce qu'il lui était naturel et partie parce qu'il répondait au désir masochiste de la jeune femme, il cracha :

« Arrête, voyons ! Que t'arrive-t-il encore ? Vas-y, accouche ! »

A la douceur de ces mots, Mona se sentit réconfortée et tenta de retrouver son calme.

« Alphonse est mort ! »

Domingo respira un bon coup. Ainsi, ça y était ! Le mari était mort ! Sa veuve éplorée allait toucher le gros paquet. Et lui, Domingo, ferait ce qu'il voudrait de cette riche idiote. Mais, pour que tout aille bien, il fallait absolument qu'il reste en dehors de tout cela... Que personne ne fasse la relation entre lui et le drame... ni même entre lui et Mona...

« Bon, fit-il sèchement ! C'est bien ce que tu voulais, non ? J'espère que tu n'as pas fait de connerie ! »

« Mais, tu ne comprends pas, gémit-elle ! J'ai dit qu'il était mort ! Je ne l'ai pas tué, il s'est tué tout seul ! Il est tombée et... (sniff)... il est là, tout raide par terre... »

« T'es vraiment conne ou quoi ? C'est ce qui pouvait arriver de mieux, non ? »

A ces paroles réconfortantes, Mona se sentit mieux. Comme il était fort, Domingo ! Et direct ! Un vrai homme, quoi ! Elle insista pourtant :

« Oui, mais moi, j'avais tout préparé comme il faut pour qu'il s'empoisonne accidentellement... Et puis, crac ! Le voilà qui se casse le crâne sur le carrelage. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Y'a du sang qui lui coule des oreilles... Faut que tu viennes m'aider... »

*(Silence prolongé)*

Mona se fit pressante :

« Hé ! T'as entendu ? faut que tu viennes m'aider ! Faut faire quelque chose... ! »

D'une voix hésitante, Domingo dit enfin :

« Heu... ben... c'est un accident... rien d'autre ! »

Un sourire en coin parut sur son visage sombre tandis qu'il pensait : *en somme, elle n'a pas été foutue de le tuer, il a fallu qu'il fasse le boulot lui-même.* Il émit un gloussement à sa propre plaisanterie, puis revint aux choses pratiques.

« Ecoute-moi bien ! Tu vas dire que tu viens de le découvrir ! Tu appelles un médecin d'abord, et puis la police ! Non, attends ! C'est le médecin qui appellera la police. Toi, tu seras trop bouleversée ! Tu sauras faire ça, au moins ? »

« Vvvoui, fit Mona sans enthousiasme. Mais, ça fait longtemps qu'il est mort. Six heures au moins. Le médecin va demander pourquoi j'ai attendu si longtemps... »

« Tu n'auras qu'à dire que tu dormais, que tu n'as rien entendu ! »

« Il ne va pas me croire. Quand il est tombé, ça a fait un bruit terrible. Cela m'a réveillée... »

« Et tu n'as pas été voir ? »

« Non. J'étais en colère parce qu'il était saoul et qu'il ronflait. Alors, j'ai pensé : c'est bien fait pour lui ! Et je me suis rendormie... »

« Eh bien, tu diras que tu avais pris un somnifère et que tu n'as rien entendu... »

Mona renifla avec conviction.

« Tu as raison, Domingo. Je vais le faire. Je t'aime, Domingo. Quand pourra-t-on se voir ? »

« Je te le dirai. Pas tout de suite. Il ne faut pas qu'on pense que j'y suis pour quelque chose, ça ferait tout rater ! »

Lorsque Mona eut raccroché, Domingo resta un moment songeur, le combiné à la main. Il n'aimait pas se sentir piégé. Et il avait le pressentiment que Mona allait tenter de le piéger. Le piège au mariage, par exemple...

Tout se passa pour le mieux. Le médecin que Mona avait appelé ne put que constater l'accident. La mort avait été instantanée – rupture des vertèbres cervicales – et aucun secours n'aurait été possible. Quant à la police qui se doit d'effectuer une enquête de routine en cas de mort violente, elle ne déploya pas un zèle excessif et conclut à « *une chute accidentelle ayant entraîné la mort* » sans pousser plus loin ses investigations.

Domingo avait vu juste. Sitôt un délai convenable observé pour le voisinage, Mona s'était précipitée chez lui. La porte à peine ouverte, elle s'était suspendue à son cou en disant d'une voix mouillée :

« Mon Chéri, mon Chéri ! Je suis libre ! On va pouvoir se marier. »

Lui, avait esquissé sans succès un mouvement de repli mais Mona se cramponnait à lui comme un naufragé à sa bouée de sauvetage ou une moule à son rocher. Finalement, puissamment aidé en cela par la vision intérieure d'un gros tas de billets de banque, Domingo avait acquiescé. Mollement, certes, mais il avait dit « oui ».

Il faut dire qu'entre temps, la compagnie d'assurance avait réglé le capital souscrit par Alphonse rubis sur l'ongle, le décès accidentel du souscripteur étant avéré sans la moindre équivoque. Mona se trouvait donc à la tête d'un pécule d'environ cent cinquante mille euros ce qui ne contribuait pas qu'un peu au charme que pouvait lui trouver un homme génial, certes, mais momentanément démuné.

Le mariage fut célébré très simplement avec deux témoins recrutés au troquet du coin et sans appareil. Mona aurait bien souhaité plus d'éclat à ce qu'elle considérait comme une revanche sur la vie béate et confortablement ennuyeuse qu'elle avait connue avec Alphonse, mais, sur ce point, cupide mais prudent, Domingo était resté intraitable. Surtout, ne pas attirer l'attention.

Les premiers mois de la nouvelle vie de Mona furent idylliques. Elle récoltait en moyenne trois ou quatre gifles par semaine et, avec application, Domingo s'employait à ce qu'elle eût sa ration quotidienne de rebuffades et d'insultes sous les prétextes les plus variés. Pour l'esprit quelque peu tordu de Mona, Domingo était un « vrai homme » puisqu'il la battait. Elle était heureuse. Alphonse n'avait été qu'une chiffre et, après tout, son accident... Elle avait totalement chassé de son esprit la part de responsabilité qu'elle pouvait avoir eue dans le dit accident, de même qu'elle avait oublié ses tentatives avortées pour abrégier des souffrances inutiles, les siennes naturellement.

La première fêlure dans ce parfait bonheur se manifesta lorsque Domingo émit la prétention de gérer le capital de Mona. Jusque-là, celle-ci ne s'était jamais inquiétée de la façon dont son ex-amant, devenu son mari, gagnait sa vie. Elle savait seulement qu'il n'avait pas de salaire régulier mais des rentrées d'argent inopinées et sporadiques sur lesquelles il ne donnait jamais d'explication. En vraie « gun-moll », elle avait admis tout cela : l'homme, c'est l'homme, n'est-ce pas ?

Mais lorsqu'un soir, après une étreinte passionnée suivie de deux torgnoles amoureusement assénées, il lui avait dit : « Mona, t'es qu'une cloche ! Ton fric roupille à la banque. Il faut que tu me signes une procuration pour que je puisse le faire fructifier ! J'ai justement une affaire... », elle avait commencé à ressentir une gêne bizarre, comme le pressentiment que l'argent était sur le point de s'immiscer entre elle et Domingo.

Pour Mona, dont l'ouverture d'esprit était plus celle d'un passereau que d'un prix Nobel, l'argent, c'était comme le contenu d'une tirelire : si on en prenait, il en restait moins. Aussi simple que cela ! La requête de Domingo lui parut donc particulièrement déplacée.

Toujours prudent et devant sa réticence, il n'insista pas. Mais, à quelques temps de là, il convainquit Mona de l'accompagner chez un notaire en vue de signer une donation au dernier vivant.

« Tu comprends, avait-il dit en reprenant sans le savoir les arguments qu'avait employé Alphonse, je mène une vie aventureuse. S'il m'arrivait quelque chose, tout ce que j'ai serait à toi... »

Il ne crut pas utile d'ajouter que tout ce qu'il avait était précisément l'argent de Mona. Et elle, bien sûr, ne posa pas la question. Toutefois, une vague inquiétude la tourmentait maintenant. Et, curieusement, elle ne prit plus autant de plaisir aux querelles qu'il lui faisait, ni aux gifles après lesquelles elle soupirait encore peu de temps auparavant.

Pire, elle en vint à suspecter que son magot, intact jusqu'ici, n'était pas étranger à l'intérêt que son mari lui portait.

Les choses perdurèrent ainsi quelques mois au cours desquels, Domingo ne fit plus allusion à l'argent de sa femme. Et puis, un jour que celui-ci ayant été vaquer à quelque vague affaire, Mona s'activait à épousseter la demi-douzaine de livres qui constituaient la bibliothèque, elle fit une découverte inquiétante : un livre qui n'y figurait pas la semaine passée avait fait son apparition sur une étagère : « Le Livre des Poisons » de Stephen Raffle. Pourquoi ce

livre se trouvait-il là ? Est-ce que, par hasard, Domingo... Non ! Impossible ! Et pourtant...

Le lendemain, Domingo rentra à la maison, une bouteille à la main qu'il agitait avec enthousiasme.

« J'ai trouvé un nouvel apéritif au supermarché. On va l'essayer ! »

L'ombre d'un paquet de souricide traversa le cerveau de Mona. Elle ne dit rien mais, désormais, sa méfiance était éveillée et ne s'endormirait plus jamais.

Ils trinquèrent mais Mona ne fit que tremper les lèvres avec précaution dans le verre et profita d'un moment d'inattention de Domingo pour faire bénéficier une plante verte du breuvage suspect. Et le soir, elle refusa les gifles et même, se permit un geste de menace. Domingo, à son habitude, n'insista pas.

Deux jours plus tard, un nouveau livre apparaissait dans la bibliothèque : « Les Champignons » par Frédéric Beaugard. Décidément, Domingo manquait d'imagination. Et lorsque celui-ci proposa « d'aller cueillir des champignons, tu-sais-où-il-y-en-a-plein-au-Bois-Malon », aucun doute ne subsista plus dans l'esprit de Mona : Domingo voulait la tuer pour s'approprier sa fortune . On notera qu'avec le temps, ce qu'elle nommait son « magot » était devenu sa « fortune ».

Qu'à cela ne tienne, elle n'allait pas attendre passivement qu'il la trucidât. Elle prendrait les devants. C'était de la légitime défense... anticipée. Et après tout, ce qu'elle avait fait une fois, elle pouvait le refaire et ses précédentes tentatives infructueuses auraient au moins servi de répétitions.

Mais le destin de Domingo fut scellé lorsqu'un hasard facétieux lui eut fait rencontrer Jean-Louis.

Jean-Louis était célibataire, directeur d'une firme d'import-export et collectionneur de papillons. Son physique était correct, sinon avantageux, mais ce qui subjuga Mona, ce fut sa

personnalité. Non la personnalité tendre et attentionnée d'Alphonse, ni celle ombrageuse, voire brutale, de Domingo, mais une personnalité glacée. Courtoise mais glacée.

La première fois qu'elle le vit, alors qu'elle venait de dire son fait à un commerçant qui lui avait vendu des fruits trop mûrs pour son goût, il s'était effacé pour la laisser passer et s'était légèrement incliné en manière de salut mais sans mot dire. Elle n'avait pu alors s'empêcher de se retourner sur lui. Avec son blazer foncé à boutons dorés, il avait belle prestance. Dès lors, elle s'arrangea pour se trouver à plusieurs reprises sur son passage avec le même résultat. Déterminée à entendre le son de sa voix, elle s'enhardit jusqu'à lui demander du feu pour une cigarette exhibée pour la circonstance et dont elle ne pu tirer plus de deux bouffées sans être prise d'une bruyante quinte de toux.

Plus tard, après qu'ils eurent fait connaissance et pendant la brève période de la liaison qui s'ensuivit, il l'appela « ma Chère Amie » et ne la tutoya jamais, même après qu'ils eurent mêlé leurs intimités. Celui-là était vraiment un grand homme. A partir de cet instant, Domingo ne parut plus à Mona que comme ce qu'il était réellement, un petit escroc macho et sans envergure.

Restait à trouver un moyen de se débarrasser de ce dernier en toute sécurité. Divorcer était hors de question : il n'y aurait point consenti et, ainsi alerté, aurait pu précipiter les choses et la prendre de vitesse dans ses entreprises mortifères. Aussi est-ce avec son air le plus détaché que Mona demanda à son nouvel ami :

« Comment fais-tu pour tuer tes papillons sans les abîmer ? »  
Et, fine mouche, si l'on peut dire, elle ajouta en ouvrant de grands yeux admiratifs :

« Ils sont mâââgnifiques ! »

Jean-Louis inclina le buste pour montrer qu'il avait été sensible au compliment.

« Ma chère Amie, il faut surtout que l'insecte n'agonise pas longtemps, non seulement parce que ce serait cruel, mais surtout parce qu'alors, dans ses mouvements, il perdrait les belles couleurs

que vous admirez. J'utilise donc du cyanure de potassium. Il en suffit d'une très faible quantité pour tuer net les insectes les plus résistants. C'est un produit très dangereux : un seul milligramme peut tuer un homme. Heureusement, le cyanure a une odeur très particulière d'amande amère qui permet de le reconnaître facilement... »

Mona remercia pour les explications mais élimina le cyanure de sa panoplie. Trop difficile à manipuler et, puisqu'on pouvait le détecter...

Elle se rappela alors avoir lu, dans une vieille revue de jardinage, que l'on pouvait éliminer les pucerons en concoctant une infusion de mégots de cigares. La « tisane » ainsi obtenue contenait une infime quantité de nicotine, suffisante cependant pour occire les indésirables parasites. L'auteur de l'article ajoutait que la nicotine, à l'état pur, était un poison violent et qu'une seule goutte introduite dans le sang par piqûre ou griffure tuait son homme aussi facilement qu'un vulgaire puceron.

De ce jour, Mona se mit à collecter tous les mégots qu'elle pouvait trouver et, pour plus de rapidité, alla acheter une pleine boîte de cigares.

« C'est pour faire un cadeau, crut-elle devoir expliquer à la buraliste qui s'en moquait complètement. »

Puis, se muant en ingénieur chimiste, elle entreprit de fabriquer ce qui pouvait devenir un poison mortel. Profitant de l'absence de Domingo, parti pour la journée régler une de ses mystérieuses affaires, elle émietta cigares et mégots dans une bassine pleine d'eau qu'elle fit bouillir longuement. Une insupportable odeur se répandit dans la maison et elle dut ouvrir portes et fenêtres pour tenter de chasser les effluves révélatrices.

Au bout de quelques heures, une bouillie noirâtre, que crevaient de grosses bulles, tapissait le fond du récipient. Mona filtra avec précaution la mixture avant de faire réduire encore le jus goudronneux qu'elle avait obtenu. Enfin, il ne resta plus que la valeur d'une cuillère à café d'un liquide visqueux qu'elle

considéra avec respect. Enfilant par prudence des gants à vaisselle, elle transféra son « poison » dans un petit flacon qu'elle dissimula au fond d'un placard avant de s'employer à faire disparaître toutes traces de ses manipulations.

Restait à administrer la goutte fatale à Domingo qui, du coup, serait victime d'une crise cardiaque assez ressemblante. Tendue vers son but, Mona troqua incontinent la blouse du chimiste contre le bleu de mécanicien. Une seringue « unidosé » et le caoutchouc d'un compte-gouttes furent le matériel de base sur lequel elle exerça son ingéniosité.

Elle fit basculer le fauteuil dans lequel Domingo avait coutume de se vautrer pour regarder les matchs à la télévision. Puis, elle fit passer l'aiguille de la seringue à travers la garniture du siège de façon que la pointe en affleure tout juste la surface. Elle colla ensuite la poche de caoutchouc du compte-gouttes entre les sangles, à grand renfort de ruban adhésif.

Pour un premier essai, elle avait empli la seringue d'eau ordinaire. Après avoir redressé le fauteuil, elle appuya des deux mains de part et d'autre de la pointe qui dépassait imperceptiblement. Avec satisfaction, elle vit saillir l'aiguille tandis qu'un jet, mince comme un cheveu, jaillissait de son orifice en biseau.

Il ne lui restait plus qu'à renouveler l'opération après avoir remplacé l'eau par le contenu du flacon : le piège mortel était prêt.

Au soir, Mona avait tamisé les lumières et préparé le plateau à apéritif. Avec un certain humour cynique, elle avait jugé élégant que celui qui était encore son mari disparaisse sur une bonne impression.

Domingo rentra de fort méchante humeur. Certaines dettes sur la nature desquelles il restait évasif, s'étaient faites pressantes et la mauvaise volonté évidente de Mona à lui confier la gestion de

son patrimoine le mettait dans une position difficile dont il la rendait responsable.

Refermant bruyamment la porte d'entrée, il jeta son blouson de cuir sur le canapé. D'un geste précis issu d'une longue habitude, il alluma le poste de télévision avant de jeter à Mona :

« Eh ! Ramène-toi ! Sers-moi un verre, OK ? »

Après quoi, il se laissa tomber dans son fauteuil favori. Mona quitta la cuisine où elle se tenait aux aguets pour voir le résultat de son travail. Elle fut accueillie par un :

« Alors, ça vient ? » révélateur.

Le piège n'avait pas fonctionné. Ravalant son dépit, elle lui servit son apéritif sans mot dire et le laissa à sa contemplation de l'écran cathodique.

Au cours de la soirée, Domingo fit encore une tentative pour convaincre Mona de lui confier son argent, tentative qui se solda par un échec. Avec une belle obstination, Mona tînt tête et campa sur ses positions. Domingo s'enferma alors dans un silence boudeur. De nouveau, il s'installa dans son fauteuil et, de nouveau, rien ne se passa.

En fait, comme elle aurait pu le constater si elle avait fait preuve de plus de patience, Mona avait commis l'erreur de fixer sa seringue au centre du siège. L'aiguille avait bien sailli quand Domingo s'était assis mais elle avait pénétré le pantalon juste dans l'entre fesses sans causer la moindre égratignure. La chimie et la mécanique associées avaient été trahies par la morphologie.

Mona réfléchit : il était urgent d'éliminer Domingo avant que celui-ci ne l'éliminât, elle. Cela lui donnait bonne conscience et elle se considérait donc en état de légitime défense. Il fallait faire vite avant qu'il ne tente quelque chose de... définitif contre elle.

C'est alors qu'un crissement de freins, dans la rue, fit germer dans sa tête l'idée d'un accident dont elle aurait gentiment favorisé la cause.

Le lendemain, à peine Domingo eut-il quitté la maison qu'elle se mit à l'ouvrage. Elle allait utiliser sa voiture. Cette voiture, c'était celle d'Alphonse, son défunt mari.

A plusieurs reprises, elle avait tenté de la vendre mais les acquéreurs éventuels s'étaient très vite éclipsés après que Domingo se fut chargé de la négociation. Aussi était-ce lui qui s'en servait, non sans qu'elle lui rappelle, en toutes occasions, que la voiture lui appartenait. Cette fois, son projet nécessitait de sacrifier son bien mais ce sacrifice était à la mesure de l'ampleur de ses vues.

Mona se glissa dans le garage, batailla un moment avec le verrouillage du capot et, courageusement, plongea dans les entrailles du véhicule. Ses connaissances en mécanique étaient des plus réduites mais elle se souvenait qu'Alphonse parlait toujours du liquide de freins dont il convenait de surveiller le niveau. Donc, les freins contenaient du liquide. S'il n'y avait plus de liquide, les freins ne fonctionnaient plus, c.q.f.d. Et, justement, sous le capot sombre, deux réservoirs translucides, un grand et un petit, contenaient du liquide.

Lequel était celui des freins ? Mona réfléchit un bon quart d'heure en plissant le front. Elle cherchait un indice qui lui permît de fixer son choix. Finalement, elle décida que les freins, c'était ce qu'il y avait de plus important. Donc, ce devait être le grand réservoir.

S'aidant d'une vieille pompe de bicyclette, elle entreprit de le vider. Cela lui prit du temps : plus d'un litre d'un liquide bleuâtre qu'elle aspirait avec sa pompe et rejetait dans une bassine. Grâce à son raisonnement d'une impeccable logique et avec une conscience digne d'éloges, Mona avait vidangé le réservoir du lave-glace.

Son travail accompli, elle fit claquer le capot, remit tout en place et se prépara mentalement à l'accident à venir. A son habitude, Domingo allait rentrer vers dix-huit heures, filerait droit

au réfrigérateur pour y prendre une cannette de bière qu'il boirait à même la boîte, puis, d'un air distrait, dirait :

« Bon ! Ben... je vais faire un tour ! »

Faire un tour, c'était se livrer à de mystérieuses occupations auxquelles Mona n'avait point part mais pour la réalisation desquelles son argent eût été le bienvenu. Et biens sûr, standing oblige, il utiliserait la voiture.

Tout étant parfaitement réglé dans son esprit, Mona s'en fut passer le reste de l'après-midi chez une voisine, parlant de tout et de rien mais surtout, cherchant à tromper son impatience. Vers les cinq heures, elle en eut assez et prit congé.

A son retour, une surprise de taille l'attendait : Domingo était déjà rentré. Un Domingo qu'elle ne connaissait pas. Un Domingo hilare et complètement ivre qui, planté devant la cheminée, détaillait avec minutie à cette dernière tout le génie commercial dont il avait fait preuve pour vendre... Chaque phrase était accompagnée d'un geste ample que son doigt tendu renforçait d'un semblant d'autorité.

L'arrivée de Mona ne le troubla en aucune façon. Il interrompit son discours pour la scruter de la tête aux pieds, puis tenta de reprendre sa démonstration au profit de cette nouvelle auditrice.

Soudainement, il fut secoué d'un rire tonitruant et hoqueta :

« T' t' tu vas pas le croire ! Non, non ! Je sais, tu vas pas l'croire... et pis j'm'en fous que tu l'crois pas, pas que c'est vrai ! J'ai, j'ai réussi ! Je l'ai vendue ta bagnole, ta bagnole que personne il en voulait... ! »

Mona se sentit blêmir. La voiture, la voiture trafiquée ! Quelqu'un allait avoir un accident, mourir peut-être et cela par la faute... par la faute de Domingo, parbleu ! Domingo qui avait trouvé malin de vendre cette voiture pour en empocher le prix au lieu de l'emprunter comme d'habitude. Pas un instant, elle n'envisagea sa propre responsabilité. Après tout, ce qu'elle avait fait était destiné à Domingo, pas à ce malheureux quidam. Domingo, lui, continuait de pérorer :

« Je l'ai vendue à une espèce de dingue qui demandait après toi. Dès que je lui ai dit que c'était « ta » voiture et que « tu » voulais la vendre, il a tout de suite accepté le prix... Même que je l'ai un peu augmenté, le prix ! Un vrai cave ! Il m'a dit que c'était pour faire un cadeau... »

Mona devint livide. Voyons... quelqu'un qui la demandais... c'est donc quelqu'un qu'elle connaissait... D'une voix blanche, elle questionna :

« Qui est-ce ? Qui est-ce, le type à qui tu l'as vendue ? » et, ce disant, elle secouait Domingo par la manche au risque de lui faire perdre un équilibre déjà précaire. Celui-ci eut une moue évasive.

« Pff ! J'sais pu, moi !... Ah oui ! Il m'a dit qu'il s'appelait Jean-Louis euh... quelque chose... attends... »

Déjà, Mona s'était précipitée dehors, envoyant la porte battre violemment contre le mur. Jean-Louis... mon Dieu, Jean-Louis... ! »

Le soir tombait et quelques bancs de brouillard s'accrochaient au flanc des collines. Elle courut jusqu'au tournant de la route, là où on pouvait voir au loin. En contrebas, les lacets de la route traçaient une ligne claire sinueuse qui, lentement, se fondait dans la brume. Rien ! Elle ne vit rien. A moins que là-bas, cette lumière bleutée...

D'une démarche mal assurée, Domingo avait suivi Mona tout en poursuivant son monologue. L'air frais du soir lui fit l'effet d'un coup de matraque sur la nuque. Tout le décor se mit à osciller tandis qu'il traversait la route en titubant. Avisant Mona, rigide, comme pétrifiée au bord du ravin, il s'en approcha.

« M'm'mais qu'est-ce que t'as ? T'as pas compris ? J'suis t'un type formidable ! Un aigle, quoi ! »

Mona tourna un bref instant la tête, regardant sans le voir cette espèce d'épouvantail instable. Une seule pensée occupait son esprit : Jean-Louis. Qu'était-il advenu de Jean-Louis ?

A ce moment, Domingo déclamait :

« J'suis t'un aigleuuu... j'suis t'un aigleuuu ! » et, ce disant, il agitait les bras comme des ailes dérisoires.

Il s'approcha encore du bord de la route et, dodelinant de la tête, se mit à singer Mona qui scrutait désespérément les méandres de la route.

Mona, elle, sentait la colère succéder à l'abattement. S'il était arrivé quelque chose à Jean-Louis, ce serait de la faute de Domingo ! De sa faute à lui ! Et soudain, l'idée jaillit, impérieuse, réclamant une exécution immédiate. Si elle le poussait maintenant ? En un éclair, le plan s'était imposé à elle : s'il dégringolait dans le ravin ? ce serait un accident. On découvrirait qu'il était ivre, qu'il avait de l'alcool dans le sang. Elle n'aurait qu'à confirmer le fait. Elle dirait qu'il était sorti pour prendre l'air et qu'il n'était pas rentré...

Déjà, la haine qu'elle éprouvait lui suggérait plusieurs scénarios possibles. S'il se tuait dans sa chute, elle s'en tiendrait à la première version, l'accident. S'il en réchappait, elle dirait que son mari lui avait avoué avoir saboté la voiture pour se venger d'un rival et qu'ensuite, pris de remord, il avait tenté de se suicider. De toutes façons, Domingo était trop ivre pour se souvenir de quoi que ce soit... Alors, plus tard, elle le chargerait au maximum, associant la justice à sa propre vengeance.

Il ne lui restait plus qu'un seul geste à faire, un seul acte à accomplir : pousser Domingo dans le vide. Perché sur le rebord maçonné de la route, celui-ci, inconscient du danger, s'était mis à chançonner :

« J'sui t'un aigleuuu... et je vôôôle... et je vais vôôôler ! »

Par un réflexe de prudence, Mona regarda derrière elle, vers les habitations voisines, pour vérifier si quelqu'un pouvait la voir. Personne aux alentours, personne aux fenêtres...

Un brusque mouvement, à côté d'elle, mit fin à son examen des lieux. L'aigle s'était envolé ! C'est à dire qu'il avait décrit une gracieuse parabole fâcheusement interrompue par des rochers indifférents, insensibles aux exploits ornithologiques. Une fois de

plus, les intentions homicides de Mona avaient trouvé leur accomplissement sans qu'elle fut intervenue.

« Bien fait ! murmura-t-elle en secouant la tête. » Et, sans plus se soucier du corps qui gisait quelques vingt mètres plus bas, elle fit demi-tour et, lentement, revint vers la maison.

La sonnerie du téléphone lui fit presser le pas. Qui pouvait bien l'appeler justement maintenant ? La police ? Pas déjà !

Elle décrocha et porta le combiné à son oreille. Une voix qu'elle connaissait bien disait :

« Allo ! Ma Chère Amie, j'ai une surprise pour vous ! Si, si ! Voyez-vous, j'étais venu pour vous voir et c'est votre... hmm, disons mari, que j'ai trouvé. J'ai alors voulu lui dire que nous nous aimions et que vous alliez le quitter, mais il ne m'a pas écouté. Il m'a déclaré que vous aviez un besoin urgent d'argent et que vous vouliez vendre votre voiture. Bien sûr, j'ai compris que c'était par fierté que vous ne m'aviez rien dit. Alors, j'ai acheté votre voiture. Elle m'appartient désormais. J'ai donné un chèque à votre... mmh... à l'autre homme. Si vous le voulez, Chère Amie, la voiture sera de nouveau à vous... Qu'en dites vous...? »

Mona écoutait, incapable de répondre. Jean-Louis, Jean-Louis était vivant. Elle pourrait le rejoindre. Elle serait bientôt libre, dès que « l'accident » aurait été découvert et qu'elle serait officiellement veuve... pour la seconde fois.

Jusque-là, elle était restée debout, le récepteur collé à l'oreille, figée comme une statue, incapable d'émettre un son. L'émotion était trop forte. Ses jambes se mirent à trembler, prêtes à se dérober. Elle attira à elle le fauteuil qui était près d'elle et s'y laissa tomber avec un soupir.

C'est alors qu'elle sentit l'aiguille de la seringue mortelle, qu'elle avait oublié de démonter, s'enfoncer dans sa cuisse gauche.

